

WIERTZ, LA GLOIRE DANS LES VEINES

SOPHIE MAGERAT,
OEUVRE LITTÉRAIRE D'ANTOINE WIERTZ

TAMBOURS JAPONAIS. Trois minutes environ. Cut.

Sophie Magerat

Antoine Wiertz, peintre, est l'auteur ce qu'il intitule, lui-même, *oeuvres littéraires*. Au pluriel. Il les fait imprimer en 1859. 552 pages. Il meurt six ans plus tard.

Ce sont ses propres mots, que vous entendrez, par la voix de Patrick Brüll.

Et moi, je réponds à Wiertz.

Patrick Brüll

Il est un point du globe où s'agite une foule qui veut vivre, vivre de luxe et de voluptés; là il faut de l'or, et toujours de l'or; au pauvre, il en faut pour du pain; au riche, il en faut pour ses jouissances. Poussée par la rage des besoins, cette fourmilière humaine va, vient, court, se presse, se coudoie, grouille, fouille, trompe, joue, s'endette, fait banqueroute, vole, assassine, pleure, hurle, grelotte, sue, pue le luxe, le crime et la faim. Rien ne l'arrête; ne faut-il pas tout acheter? La science s'achète, la réputation s'achète, la gloire s'achète. Si vous n'achetez pas, vous êtes perdus.

Savants, artistes, hommes de Lettres, n'allez pas là brûler votre génie. Vous conserverez votre force native, vos facultés vierges, vos inspirations originales; vous n'aurez point passé par le creuset commun, le creuset par où tout le monde passe, le creuset de la mode. Là, plié, tordu, broyé, le génie tombe, se traîne dans la fange, se fatigue, désespère. Puis, un mal se déclare, la fièvre du luxe, la fièvre des jouissances; un mal qui donne la soif, la soif épidémique, la soif mortelle, la soif de l'or.

Sophie

Wiertz, ô Wiertz, ils sont durs tes mots. Du latin *durus*, résistant. Tes mots, Wiertz, sont des bûches: impossible à faire entrer dans une oreille. On la prend, ta bûche, on l'ajoute au feu dans l'âtre, du peuplier, ça brûle jaune. On s'adjoint Arvö Part, un vin du Jura, un Whatsapp hello comment tu vas. Imaginons un duo. *Elle*, robe longue dont le drapé camoufle le gras des âges. Lui, pantalon de velours côtelé marine, de ceux qu'il portait enfant, de ceux que lui faisait porter ses parents. Parfois, elle rêve, de son corps s'arqueboutant comme un bourdon sur le pistil / ça viendrait sauvage / ça viendrait vivant. Elle subirait la vie comme tu te livres à la passion, Wiertz. La subissant, tu t'en saisis. Tu te dresses dans le froid des églises, des hangars, de l'atelier rue Vautier où nous nous trouvons. Pas besoin de bûches, pas besoin de vin, ni d'Arvö Part: tu brûles.

Imaginons: elle, anxieuse à l'idée de partir pour Dubai, ou pas. Lui, bedaine engoncée, entre deux goulées, réglisse, résine, cachou, rêve de la cure que lui a réservé sa femme aux Emirats. A

moins que: Vanuatu?

Tu nous reproches d'aimer l'or, Wiertz. De le rechercher, inquiet, comme la fiancée dans le cantique des cantiques son bien-aimé. L'or se cache, excite nos préférences, tu sais pourquoi, Wiertz? Pourquoi nous avons besoin de robe longues sur nos corps solitaires? Pourquoi nous avons besoin de Rachmaninov, d'un paysage, d'un rouge à lèvres? Tu sais pourquoi nous sommes ici ce soir?

Parce que nous avons besoin
d'être consolés.

Oh ne dis pas que la sobriété est une force,
pour ceux qui savent exiger de la vie
l'orgueil d'être soi.

Nous sommes couverts d'épines, Wiertz. Aveugles, désorientés, inquiets. Nous faisons semblant. Nous demeurons debout et sourions, parfois. Nous savons qu'aller au bout des rêves compte moins que le bonheur obtenu à demeurer vulnérable, sur le fil de la vie, pauvre, débarassé des lourdes frusques, ce bonheur à négliger le luxe, *luxus*, déboîtement.

Tambours. Dix secondes. Cut.

Patrick

Si vous ne vous sentez pas cet amour ardent, ce courage indomptable, cette force puissante, cet enthousiasme prodigieux qui fait tout sacrifier au profil de l'art, ne soyez pas des nôtres.

Mais, si la passion qui nous anime remplit votre âme, venez à nous, et vous comprendrez alors à combien peu de choses se réduisent les besoins de la vie, combien le corps est sobre et peu exigeant, tandis que l'âme n'a plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'un voeu: la beauté.

Sophie

Qu'est-ce que le beau? interrogés page après page dans tes oeuvres littéraires. Ça mugit, ça rit, ça cascade en toi. Tu travailles à ressentir le beau traverser ton corps.

Ce n'est pas simple. Il faut s'abandonner. Déposer l'armure, à jouir d'une satisfaction meurtrie, épaules basses, image de soi en épouvantail. Le contraire de Jumeirah beach resort, Dubai.

Wiertz, jamais tu n'atteins le but, voilà pourquoi tu ne veux pas vendre tes toiles. Ce que tu cherches, inlassable, est le sentiment que ça prend forme hors de toi. Que ça peut délivrer.

Pour donner tu t'adonnes, à la contemplation de ce que tu trouves beau. Rubens, entre autres. Rubens au parengon des émois.

La femme, de drappé vêtue, auprès du feu de bois, vin du jura, Rachmaninov ou Billie Holliday ou Led Zeplin, l'homme au pantalon de velours côtelé, s'ils choisissent l'or qui console furtif, Dubaï ou Tenerife, c'est que personne ne leur a dit, jadis, que la beauté était, en eux, armée jusqu'aux dents, folle, douce, prête à surgir, prête à guérir, à se dresser contre la vanité, l'éreintement, le rêve d'une réputation. *Reputatio*: compte, calcul, évaluation. Évalué par qui, Wiertz, toi qui te glaussais de la vindict assassine des critiques jamais d'accord entre eux sur ce qui est beau, ou ne l'est pas.

Patrick

Extraits de critiques collectées dans la presse eu égard à des expositions de peintres belges:

Paysages, par Duprez

Presse industrielle, 21 septembre: M. Duprez a deux toiles d'une exquise fraîcheur et d'une végétation bien naïvement humide

Journal d'Anvers, 7 septembre: M. Duprez a le malheur de mal voir les paysages qu'il peint

Presse industrielle: D'un ensemble ravissant

Journal d'Anvers: Exemple frappant d'une maladie du nerf visuel

Les pilliers de mer, par Luminais

Indépendance, 13 septembre: Hommes, femmes, enfants, s'acharnent à leur cruelle industrie

Journal d'Anvers, 7 septembre: Tous ces crapauds mous ne nous disent rien

Paysage oriental, par Decamps

Emancipation, 5 septembre: Les tons diaprés de ces terrains, parsemés de riches couleurs, dénotent assez le maître coloriste

Journal de Liège, 4 septembre: Ce sont des épinards plaqués

La chute de l'homme, par Van Lérius

Précurseur, 2 septembre: Eve est d'un beau galbe

Indépendance, 29 août: Eve est une grosse femme rose aux formes vulgaires

Sophie

Merci de nous accueillir chez toi, Wiertz. C'est ce que tu voulais. Ton atelier, un lieu public, dont le prix d'entrée soit de deux sous. Que les femmes et les hommes se frottent, ici, à ton obsession de la beauté.

Une beauté si forte qu'elle éclate par celui qui s'y consacre. Comme un roi humain tient serré le sceptre d'or.

Tambours, dix secondes. Cut.

Patrick

Aimer ainsi la gloire, n'est-ce pas le comble de la folie?

Mais enfin, cette folie *soutient* ma vie.

Sophie

Cher Wiertz, nous reviendrons à nos consolations. Pain au levain, grillé, beurre, boulette d'Avesnes ce fromage à peau orange au goût prononcé qu'est-ce que tu crois. Nous aimons être bousculés. Nous aimons être regardés. Nous savons que l'amour est plus fort qu'un palais de pierres. Rends-nous sensibles à ce que nous pourrions être si la beauté était notre voyage. Nous sommes couverts d'épines. Nous sommes ce que nous sommes, indélébile richesse. Nous tombons, nous nous relevons. Devant le géant, nous éprouvons la puissance d'être soi. Soit vaut l'or du monde, pour te paraphraser. Fantasmer sur un tout autre or, c'est se perdre.

Patrick

L'amour du gain, c'est l'éteignoir du génie, de l'enthousiasme, de l'inspiration.

Sophie

Une beauté qui ne demande qu'à surgir du milieu de notre corps. Pas une beauté qualifiable, décrétée, figée, non. Une beauté qui soit, comment disent-ils? universelle, sensible à l'ampleur, au trébuchement, au commencement. Une beauté qui soit sentimentale ou si on veut, fraternelle, ça fait bateau mais on le comprend, ça. *Fraternelle*. Une beauté se jouant de l'imperfection. Une beauté affirmée, scandaleuse, jouissive. Une beauté à portée du plus pauvre d'entre nous. Une beauté affamée.

Tambours. Dix secondes. Cut.

Patrick.

Nous naissons avec les mêmes facultés. Nous avons tous dans la cervelle ce qu'avait Cicéron, ce qu'avait Voltaire, ce qu'avait Michel-Ange. *Egalité des facultés en toute tête humaine!* Puissent ces paroles retentir jusqu'aux extrémités de la terre, exalter tous les esprits, stimuler ces milliers d'êtres nuls, qui ne sont nuls que parce qu'ils croient l'être. Cessons de nous croire petits. Cessons de nous humilier. La modestie n'est qu'une fausse vertu inventée pour flatter l'amour-propre d'autrui. Oublions ces petites. Tout homme est fort, grand, puissant. Tout homme contient un grand homme.

Sophie

Merci, Wiertz, de tes tempêtes.

Tu te fichais de ne pas connaître grand monde. Tu escamotais la mondanité. Tu ne te prenais pas la tête à voyager.

Quelque soit le voyage c'est toujours soi que l'on trimballe, écrit Voltaire. En toi, Antoine Wiertz, il y a des mondes, dont tu es l'auteur. Ça t'intéresse davantage que le cul sur du rotin à siroter un coucher du soleil et sa chaleur.

Ton énergie va à réclamer du fric pour l'édification de ton atelier, ça oui, tu emmerdes à tours de bras échevins et bourgmestres. Tu veux un temple pour la beauté recueillie hors de toi, comme un enfant mis au monde.

Nous sommes confus ce soir, ou pétillants, ça dépend. Il y a du chagrin en nous, il y a de l'espérance. Ça vrille, ça fait mal, ça cautérise. Cela est notre voyage.

Il nous rend heureux, ton doigt d'honneur aux plaisirs consommables. Certes nous continuerons à bouffer de l'onglet à l'échalotte, à rechercher des plages, à boire du champagne avec des gens désamusés. A nous égarer dans nos contradictions. A nous rendre esclaves des illusions. Mais nous serons passés par ici.

Si nous nous aimons, sembles-tu dire: quelque chose d'inattendu peut advenir non pas du destin, mais de nous-mêmes. Comme le Christ sur la croix, toile intitulée *le Phare de Golgotha*. Christ que des hommes s'acharnent à mettre droit alors que la lumière n'a pas besoin de certitude elle a besoin des ténèbres. Nous ne repousserons pas la souffrance. C'est exténuant. Ni la culpabilité, ce récit que ne tu voulais pas, Wiertz, sur ta propre vie.

Satan, sur tes tableaux, est d'une ouateuse beauté. Nous nous tromperons de beauté. Qu'importe. Nous en inventerons d'autres. Le mot inventer, Wiertz, tu n'as de cesse de le répéter.

Non pas reproduire: inventer. *Inventio*, action de trouver par hasard.
Beauté après beauté, touche après touche, nous construisons une oeuvre.
Cette oeuvre, c'est notre vie.
"Folie!" s'écrient les méritants. A cela, Wiertz, tu réponds:

Patrick

"Toute folie n'est-elle pas sagesse dès l'instant où elle nous rend heureux?"

Sophie

"Orgueil!" disent ceux que corsette l'uniformité, ceux à qui l'asymétrie, la nouveauté, la variété sont insoutenables. "Orgueil!"

Tambours. Dix secondes. Cut.

Patrick:

Savez-vous ce que c'est que l'homme? L'homme est ce qu'il y a de plus faible, de plus timide, de plus chétif, de plus défiant, de plus paresseux, de plus poltron, de plus méchant, de plus obstiné, de plus entêté, de plus bête sur la terre. Mais touchez un certain ressort, logé dans la tête de l'animal, et vous avez ce qu'il y a de plus généreux, de plus audacieux, de plus intelligent, de plus puissant dans la création.

Le ressort qui transforme ainsi l'homme, qui le fait passer de la faiblesse à la force, de la crainte à l'audace, de la bêtise à l'intelligence, savez-vous ce que c'est?

C'est la révélation de sa propre puissance,
c'est la conviction profonde que sa volonté est plus forte que le feu, plus forte que l'eau,
plus forte que l'air,
et qu'elle doit le conduire jusqu'aux étoiles.

Orgueil! Orgueil! Vous écriez-vous.

L'orgueil que vous signalez avec horreur, l'orgueil que vous jetez à la face de tout ce qui travaille, de tout ce qui s'élève, de tout ce qui rayonne; l'orgueil qu'une sottise morale condamne, qu'une sottise sagesse condamne, qu'une sottise modestie condamne,
l'orgueil que vous traitez de vice, de péché même, n'est pas, croyez-le, si monstrueux, si abominable que vous le dites;

l'orgueil, c'est tout ce que l'homme a de force et d'énergie au coeur, à la tête, aux entrailles; l'orgueil c'est une vertu, entendez-vous, une vertu sublime; c'est elle qui distingue l'homme créateur de l'homme qui ne crée point.

L'orgueil est d'origine divine.

Sophie

La vie nous rend maussade, dis-je, voix suave. Nos consolations ne valent pas les tiennes, Wiertz. Tu es allumé, comme gars. Tu as le feu. Nous, on a des geules de pendus, ça ne rit pas à l'intérieur, on a fait le tour, alors que toi, tu te lamentais, à cinquante balais, de n'être qu'à la préface de ton oeuvre comme tu disais. Tu voulais la santé, tu voulais le temps, tu voulais la vie pour sortir de toi le feu qui était ton or.

Ainsi intitules-tu les toiles:

Patrick:

De l'insatiabilité humaine; De la chair à canon; Soufflet d'une dame belge; Faim, folie et crime; L'enfant brûlé; Le suicide.

Sophie

La violence du monde, sous tes doigts. Un contexte social atteignant les femmes, en particulier. Les femmes, Wiertz. Lemonnier ton biographe fait allusion à une artiste avec laquelle tu vécus une vingtaine d'années. Lemonnier écrit, en bas de page:

Cette dame a compris le devoir de s'effacer devant une tombe illustre.

Les femmes sur tes tableaux ont un teint d'albâtre, de *alabaster*, tout objet rappelant la forme d'un vase. Sur tes toiles, Wiertz, les femmes ne sont ni belles ni laides: elles sont iridescentes, de *iris*, pierre précieuse. Ce ne sont pas des pots, les femmes. Il n'y a pas de anse, on ne peut leur faire pisser du vin.

Les femmes figurent sur la majeure partie de tes toiles. Même dans *La puissance humaine n'a pas de limites*, où l'on voit la main d'un géant articuler des canons dans sa paume et des hommes s'agitent. Dans *Le Christ au tombeau*, Eve, écris-tu, éprouve l'inquiétude après le péché. Ben dis donc elle a l'air de trouver ça plaisant. Dans *la forge du vulcain*, le type est assis, en posture de muscles, il a l'air de dire à la femme "Tu dis quoi, là? Tu sais qui t'as devant toi?". Elle, face à lui, debout, ondule, coupe en main. Elle vibre, tandis que Vulcain trône.

Le vent est notre ami.

Ailleurs: femme d'albâtre qu'est *Marie entre ses parents*. Le contraste des tons oeuvre en faveur d'une tendresse, force surgie.

Dans *Plus philosophie qu'on ne le pense*, écris-tu en bas du tableau, un homme, une femme, enlacés. A égale partie. L'amour et la pensée, deux choses qui vont très bien ensemble, très bien ensemble. Quoique disent les vendeurs de passion où le coeur se noie, où la pensée se sent piètre, où le coupable meurtrit l'instant.

Revenons à la femme. A toutes tes femmes, Wiertz. Elles sont nues, devant un miroir. Ou se confient. Un personnage hargneux fiche un balai entre les jambes d'une jeune fille elle semble ne pas savoir qu'en faire. Sorcière cela suffit. Sorcière, de *saga*, qui donne sagacitas, finesse des sens, pénétration.

La liseuse de roman, nom que tu donnas à un tableau, est d'un incroyable érotisme. Auprès des femmes nues tu affiches des diables, des cornus, pas des satans qui sont beaux comme des dieux. Cornu, en latin ça signifie audace, force, courage.

Tu sculptes une femme athlète; tu peins une femme nue, tu intitules l'oeuvre: *L'attente*. La femme attend le tendre pas le bouillant d'une cuve jetée au sexe.

Tu mets un flingue, un poignard, une rose, dans la main de tes femmes. Ici, rue Vautier, nous sommes partout, Messieurs de l'assemblée, partout des femmes albâtre, femmes alanguies, femmes folles, femmes amoureuses, femmes placides, comme Eve ou Rosine, femmes se regardant en miroir de quoi ai-je l'air? Tu ne laisses pas le vague défraîchir le jugement. Tu nous fais lumineuses, Wiertz.

Nos fêlures laissent passer la lumière, disent-ils. Et s'ils avaient raison?

Mes peintures ne s'adressent qu'à l'intelligence, écris-tu. Et si tu avais raison?

Si l'esprit était capable de voir ce que les yeux ignorent?

Tambours, dix secondes, diminution, silence.

Sophie

Si l'esprit était capable de voir ce que les yeux ignorent. L'injuste, le violent, le féminin, la satire, la nudité, la puissance, la courbe, le surgissement.

La gloire.

Ton maître, Paul Maibe, l'homme qui, dès tes treize ans, veilla à ta formation, t'écrit ceci: "J'espère que vous marcherez à la gloire". Ton père renchérit: "Qu'il soit dit: Je vais m'élancer vers la gloire, comme a fait dans le passé le grand Wiertz."

Ne traînons-nous pas les idées que nos parents fichèrent à l'entonnoir dans nos têtes? Et si nous ne correspondions pas à leurs idées?

Gloria, faire valoir une chose en tirant parti du produit.

Petit, Wiertz, on te conforta dans l'idée que tu étais à hauteur. Tu te le tins pour dit. Tu chopais la foi. *Fides*, en latin. Confiance. Les embûches te fouetteraient le sang. Tu débarquais à Paris?

Patrick:

Je vais enfin voir toute cette canaille, les enchanter ou les faire danser à la baguette. Il faut qu'ils apprennent à me connaître. Il me semble qu'un original de mon espèce en vaut la peine.

Sophie

Tu ne recevais pas de Paris le succès escompté?

Patrick

Les contrariétés, loin d'abattre mon courage, ne font qu'augmenter la résolution que j'ai conçue. N'est-ce pas par l'erreur que l'on commence à s'instruire et, lorsqu'on est convaincu de ses fautes, ne prend-on pas alors une marche plus assurée?

Sophie

Un jour ni de Maistre ni ton père ne te suffirent. Il te fallait: autre chose. Il te fallait *grand*. T'enorgueillir de Rubens, Le Titien, Michel-Ange.

Ce qui ne t'empêchait pas d'embarquer ta guitare, ni de boire, avec tes quelques amis, un bon vin.

Patrick

Echelle de Jacob,

Sophie

huile sur papier, non daté.

Jacob part en voyage, pour faire connaissance de la femme qui lui est destinée. Sur le chemin, à l'ombre d'un arbre, il s'endort, rêve d'une échelle, des anges montent et descendent. "Je suis avec toi, dit une voix. Je te protège où que tu ailles. Je ne te laisserai pas. Pas tant que j'aurai accompli ce dont je t'ai parlé".

Wiertz, malgré les huissiers, malgré la maladie que tu appelais *une lassitude perpétuelle*, malgré l'inconfort des ateliers jamais assez grands pour ton goût de la grandeur, toi le mécréant, qui

écrivais: *Ni âme ni dieu*, toi qui fus enterré en libre-penseur, tes tableaux semblent nous dire:
"Tu es protégé, où que tu ailles. Je ne te laissera pas tant que je n'aurai accompli ce dont je parle en toi."

Puissions-nous, Wiertz, accueillir ce qui vient, comme un enfant regarde l'agneau se dresser sur les pattes nouvelles. Puissions-nous aviser l'échelle mise à disposition, où montent les anges avec des seaux remplis de la colère dressée par nous contre nous, où descendent les anges légers de vouloir la joie.

A son réveil Jacob s'écrie: "Dieu est présent ici et je ne le savais pas".

Le sentiment d'absurde nous prend à la gorge, Wiertz. Nous avons beau mettre de l'ordre autour de nous, le temps passe, l'amertume creuse le sillon.

Et si nous levions la tête, haut, comme tu le faisais pour peindre?

Et si nous laissions en nous l'intelligence se faire une idée de la beauté, et la beauté charmer notre intelligence?

Et si nous tendions nos oreilles vagabondes, qu'elles entendent ces mots:

"Vois, je suis avec toi. Je te protégerai, où que tu ailles. Je ne te laisserai pas, tant que je n'aurai pas accompli, ce qui parle en toi"